A D O L P H E .

CHAPITRE I.

ON PART.

« Les députés, vos fidèles sujets, se plaisent à reconnaître le zèle ardent de votre majesté pour le bien de la nation, dans le désir que votre majesté manifeste de voir se former au plus tôt le champ des discussions politiques et se consolider pour l'avenir les institutions qui doivent la régir. Mais votre majesté qui, dans sa sagesse, a reconnu la gravité de ce point si essentiel, daignera sans doute accueillir avec bonté l'opinion du congrès, qui considère comme plus efficace pour le but que se propose votre majesté, que l'examen de cette question soit renvoyé à une autre législature. Quand on aura éprouvé l'effet des lois organiques dont il est nécessaire de doter à présent la nation, les députés pourront mieux, conjointement avec le gouvernement de votre majesté, faire, avec pleine confiance, les altérations qui seraient jugées nécessaires à la constitution de l'état. »

Le paragraphe qui parle de lois organiques et administratives, annoncées dans le discours du trône, a reçu un amendement en faveur du clergé, qui amènera probablement de vifs débats sur la vente des biens ecclésiastiques. Voici la phrase ajoutée pour le clergé :

« Le congrès désire, en outre, que l'on satisfasse au besoin sacré d'assurer honorablement l'entretien du culte et de ses ministres. »

Un journal assure que M. Martinez de la Rosa vient de tenter auprès du gouvernement français une dernière démarche à l'effet de marier la reine Isabelle avec le plus jeune des enfants du roi Louis-Philippe. A l'appui d'une lettre qu'il a écrite à M. le ministre des affaires étrangères pour présenter les dispositions du gouvernement français, il a joint un long et curieux mémoire dans lequel il prouve que tout rapprochement avec la famille de don Carlos est impossible, et que le mariage du duc de Montpensier avec la reine d'Espagne n'entraînerait, dans les circonstances actuelles, ni une guerre de succession, ni aucun des inconvénients politiques qu'on avait semblé redouter jusqu'ici. M. Martinez de la Rosa a écrit au nom du ministère espagnol, et il attend la réponse du cabinet français avant de faire aucune démarche officielle.

Le cabinet espagnol ayant demandé au gouvernement français de faire surveiller les menées des carlistes et des espartéristes, l'ordre a été expédié à Perpignan de former le corps sur la frontière; bientôt après, les troupes se sont mises en marche, notamment le 5e de ligne, qui, tenait garnison dans la citadelle. Nous apprenons que de nouveaux renforts vont encore arriver.

Les journaux anglais donnent sur l'état de l'Espagne des nouvelles peu rassurantes. Voici ce qu'on lit dans le *Standard* du 30 :

« Les lettres et les feuilles de Madrid semblent indiquer qu'une nouvelle révolution va éclater dans ce malheureux pays. Il est visible que les Espagnols résidant ici sont sur le qui-vive, et c'est là une preuve qu'ils connaissent les préparatifs qui se font à Madrid pour produire une émeute. Ce mouvement, disent-ils, sera accéléré par le servile acquiescement des cortès à l'abrogation de la constitution. »

« Il paraît, en effet, dit la correspondance ministérielle, que, dans la nuit du 25 au 26, une tentative d'émeute devait avoir lieu : c'était surtout au général Narvaez qu'en voulaient les conspirateurs; une première tentative avait déjà manqué, il y a peu de jours, par une circonstance fortuite; sept hommes armés de carabines avaient été apostés dans une rue qui devait prendre le général Narvaez en sortant d'un dîner offert par l'ambassadeur de France aux membres du cabinet. Heureusement le général, bien inspiré, ne prit pas cette rue, et le coup fut manqué. Cette fois le complot, ajoute la correspondance en question, a été dénoncé par un officier qui faisait partie des conjurés, et qui, électrisé, dit-elle, par les paroles du général au sénat, n'a pu rester davantage dans leurs rangs. Plusieurs arrestations ont été faites. Les prévenus sont enfermés dans le quartier des gardes-du-corps. L'instruction sera expéditive et complète. »

Les dernières correspondances de Madrid annoncent qu'il avait été fait dans cette ville, de nombreuses arrestations, par suite de la découverte d'un complot ayant pour but l'assassinat du général Narvaez. Au nombre des personnes compromises, on cite le fameux général Prim; on assurait même, à la Bourse de Paris du 2 du soir, qu'il avait été immédiatement traduit devant un conseil de guerre, condamné à mort et fusillé. On disait aussi que M. Mandicari, aide-de-camp d'Espartero, qui était secrètement entré à Madrid le 25 octobre, avait été arrêté. On ajoutait enfin qu'une insurrection avait éclaté à Valence. Mais ce n'était là que des rumeurs qui méritent confirmation.

Le *Tiempo*, journal qui est loin d'être hostile à l'autorité, se plaint de la mauvaise qualité et de la cherté du pain, le blé ayant beaucoup baissé par suite des dernières pluies.

Mariage de la reine Christine.—On écrit de Madrid, 14 octobre :

« Hier, dans les appartements de la reine-mère, a été célébré, par le patriarche, le mariage de la reine Christine avec le senor Munoz, duc de Rianzarés, en présence des ministres. Le conseil des ministres est appelé à statuer sur plusieurs questions importantes qui se rattachent à ce mariage, et à décider en premier lieu la forme en laquelle il devra être publié. Il délibérera ensuite :

« 1° Sur la question de savoir si la reine-mère doit conserver ce titre ;

« 2° Sur la quotité de la pension qui sera faite par la reine Isabelle à sa mère sur son patrimoine ;

« 3° Sur la question de savoir si l'on ne devra pas demander aux cortès, à titre de rémunération nationale et de témoignage de gratitude, une allocation destinée à compléter la pension de Marie-Christine dans le cas où celle-ci qui lui sera faite par sa fille n'équivaldrait pas à son douaire actuel. »

Le câble, qui attache le *Vigilant* au quai, s'enroule sur le cabestan; poussé par un vent favorable, le navire prend bientôt une allure vigoureuse que lui donne un vent gaillard d'Est. Matelots, passagers, tous sont sur le pont; les uns joyeux, ils vont être rendus à leur élément; les autres, le cœur attristé; ils quittent leur patrie, et leur sera-t-il donné de la revoir?...

Leurs yeux humides se promènent sur les nombreux édifices qui s'élèvent le long du quai; les maisons apparaissent au loin comme des masses noires, découpées sur l'azur du ciel. Deux tours principales dominent tous les édifices, ce sont celles de la cathédrale et de St.-Ouen; leurs flèches élevées et percées à jour, leurs pierres noircies par l'âge, font naître dans l'âme de vives émotions et de graves pensées. Les voyageurs voient fuir de leurs yeux chacune des îles qui abondent dans la Seine; le Havre ne tarde pas à se présenter, et là, on dit adieu au continent.

Tant qu'ils ne se sont pas éloignés du port, la plupart des passagers font diversion à leur tristesse, en se berçant de rêves de bonheur; ils franchissent par la pensée l'espace qui les sépare de ce nouveau monde où ils comptent la fortune et la félicité. Chacun déjà fait en soi-même le calcul de son avenir et de ses espérances; le certain qu'on abandonne n'est compté pour rien; on ne songe qu'à l'incertain qu'on va poursuivre.

Mais dès que la voile est enflée par le vent du départ, dès que le navire cingle en pleine mer, on commence à faire trêve aux jeux d'une imagination trop flatteuse; on regarde autour de soi; on s'étonne du petit cercle d'hommes dont on reste entouré. Il y a quelques heures, tous étaient étrangers les uns aux autres; mais ils vont se grouper ensemble, exposés aux mêmes fatigues, aux mêmes périls; ils sont destinés à rester compagnons et commensaux pendant une longue traversée. Un mouvement d'affection s'élève dans les cœurs; on sent le besoin de faire connaissance, de se lier d'amitié, de se distraire par la conversation, pendant de longues heures d'ennui; on cherche à trouver un appui, un consolateur pour les souffrances qu'on commence à entrevoir et les dangers auxquels on se trouvera exposé, tout le temps que la machine flottante va passer entre le ciel et l'abîme.

Aussi chacun se rapproche de celui pour lequel il éprouve quelque sympathie par le goût, l'âge, les manières, le but; aussi les deux dames qui sont vers la cabine se sont-elles vite entendues; en un instant, elles savent qu'elles sont veuves et que l'une va à Boston retrouver son frère, l'autre rejoindre ses enfants qui y sont établis; l'une a pour compagnon de voyage un petit garçon; l'autre une jeune enfant, dont l'extrême pâleur décèle l'émotion et la crainte. Un antiquaire s'était rapproché d'un juif et lui présentait un jeune homme que l'amour de la science et des découvertes appelait dans le Nouveau-Monde. Salanqué était le but de leur voyage, et cette cité, nouvellement découverte, avait excité leur curiosité et leur enthousiasme.

Deux ou trois colons s'étaient reconnus à leur accent et avaient admis dans leur société un artisan qu'un testament venait de rendre maître d'une riche plantation dans les états du sud. Des groupes divers s'étaient ainsi formés, et cet instinct de sociabilité, dont l'homme ne peut se défendre, avait exercé son influence sur tout l'équipage.

Deux individus seulement paraissaient rester étrangers au mouvement général.

L'un était un jeune homme de vingt-cinq ans environ; il avait des cheveux noirs, lissés et portait au menton une barbe en pointe qui faisait ressortir la blancheur et la pâleur de son teint. Il était assis silencieux sur un baril défoncé; et, la tête appuyée sur le coude, il regardait fixement la pointe du beaupré qui, tantôt s'élevait vers le ciel, tantôt se penchait vers la mer. Il ne voyait rien de ce qui se passait autour de lui; il se levait de temps en temps, faisait quelques pas, puis venait se rasseoir. Il se replongeait dans ses réflexions; sa figure restait immobile; il n'était pas agité; il semblait cependant souffrir une peine vague mais pressante. Il prit dans une valise un cigare qu'il fuma, et dont il regardait la fumée fuir au vent et traverser le pont dans sa largeur; il la jeta bientôt et retomba dans une rêverie plus profonde.

Pendant qu'il était ainsi loin de lui-même, un individu, enveloppé d'une houppelande, se tenait debout et méditait aussi, près de lui; il jetait des yeux indécis sur la perspective qui s'éteignait au loin dans les ombres de la nuit; puis il les reportait avec émotion vers le ciel qu'il regardait avec un attendrissement visible; il avait sous le bras un livre dont la tranche dorée brillait, à côté de l'enveloppe de drap noir dont il était recouvert.